

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche, et distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an.
Pour six mois, 14 francs.
Pour trois mois, 7 francs 50.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 53.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^e, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^e, pour les villes de Roubaix et, Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

3 mars 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Bruxelles, 1^{er} mars 6 h. soir.
La Chambre a repris ses travaux. Le ministre M. Rogier, a lu un exposé de la crise ministérielle. Toutes les combinaisons ayant échoué parce que l'opposition refusait le pouvoir, le roi a invité le cabinet démissionnaire à continuer d'administrer. Jusqu'à présent le cabinet a refusé. Le roi n'a pas répondu.

Des explications ont été données ensuite par MM. de Broeckère et Pirmez appelés pour former un cabinet dans le sens de la gauche, et par MM. Debever et Dechamps appelés pour former un cabinet dans le sens de la droite.

M. Dechamps a déclaré que, si le ministre démissionnaire restait et continuait la politique précédemment suivie, la droite était prête à accepter le pouvoir s'il lui était offert.

MM. Dechamps et Debever insistent toujours pour un cabinet de transaction.

Lisbonne, 1^{er} mars.
Le paquebot anglais *Oncida*, qui a quitté Rio-Janeiro, le 8 février, est arrivé ici. Il repart aujourd'hui même pour Southampton.

Rien d'important du Brésil ou de la Plata.

Changé à Rio: Londres, 27 1/4 à 27 1/8, Paris, 346 à 349, Hambourg, 658 à 660.
Les cafés étaient fermes et se raisonnaient sur la base de 7,300 à 7,300 pour le *Good First*. Stock, 75,000 sacs.

Londres, 1^{er} mars.

Chambre des Lords.
Le comte Russell répondant à lord Clarendon, dit que l'enrôlement de recrues en Irlande pour le service de l'armée fédérale serait une violation de la neutralité et une offense, qui devrait être punie; mais le gouvernement n'étant point le ministre américain, M. Adams, a nié l'existence de ces enrôlements; il faut donc attendre des preuves avant d'agir.

Consolidés anglais, 91 1/8.
Il a été déposé aujourd'hui 83,000 liv. st à la Banque d'Angleterre.

Turin, 1^{er} mars.
D'après l'Italie, le gouvernement autrichien aurait donné l'ordre aux hommes faisant partie des 3^e et 4^e bataillons des quarante-deux régiments d'infanterie, actuellement en Venétie, de rejoindre leurs corps avant le 15 mars. Deux régiments de cavalerie auraient reçu l'ordre de se rendre à Venise. Le corps d'armée de Venise compterait ainsi 160,000 hommes. Toutes les batteries sont pourvues de canons rayés.

Rendsbourg, 1^{er} mars.
L'attaché militaire de l'ambassade française, à Berlin, vient d'arriver au quartier général.

Madrid, 1^{er} mars.
Les journaux annoncent que le nouveau cabinet, s'étant mis d'accord, prêterait serment aujourd'hui à une heure de l'après-midi.

Il est ainsi composé :
MM. Mon, président sans portefeuille ; Pacheco, ministre d'état.
Mayans, justice ;
Marahesi, guerre ;
Salaverría, finances ;
Canova, intérieur ;
Paréja, marine ;
Loizez-Ballesteron, travaux publics ;
Ulloa, outre-mer.

Madrid, 1^{er} mars, soir.
La *Correspondencia* annonce que la Reine a informé le nouveau cabinet qu'elle recevrait son serment, ce soir, à 8 heures et demie.

La même feuille indique M. Ulloa comme ministre des travaux publics, et M. Ballesteron comme ministre d'outre-mer. La *Epoca* dit que les décrets relatifs à la nomination des ministres, seront lus demain aux Cortès.

Mexique.

Le contre-amiral Bosse écrit à la date du 30 janvier au ministre de la marine et des colonies :

« La ville de Campeche s'est rendue le 22 janvier aux forces navales françaises détachées devant cette place, sous les ordres du capitaine Cloué, commandant le *Magellan*.

« L'activité de notre croisière, pendant que le général Navarrete investissait la place du côté de terre, avait depuis quelque temps, intercepté toutes les communications des Campechiens. Je résolus de porter le dernier coup à leur résistance. A cet effet, j'expédiai devant Campeche la

frégate le *Magellan* et la canonnière la *Fleche*, qui, jointes au *Brandon* déjà chargé du blocus, devaient combiner leurs opérations avec le général Navarrete et sommer la place en la menaçant d'un bombardement que les petits navires étaient en mesure d'effectuer à l'aide de dispositions spéciales. Cette expédition a pleinement réussi; le commandant Cloué conduisit la *Fleche* et le *Brandon* à portée du canon de la ville, malgré les bas-fonds qui en défendent l'approche, et lorsqu'il fut prêt à ouvrir le feu, il somma le gouverneur de capituler. Celui-ci, qui s'était cru jusqu'alors à l'abri d'une attaque directe du côté de la mer, déclara, après quelques pourparlers, ne vouloir se rendre qu'au commandant français. Les compagnies de débarquement de nos bâtiments, ont, en conséquence pris possession de la place, le 23 janvier.

« Le commandant Cloué s'est établi dans la ville, où les troupes mexicaines du général Navarrete n'entreront aux termes de la capitulation, que lorsque l'ordre le plus parfait aura été rétabli.

« Campeche a une population de 20,000 âmes et des fortifications en bon état garnies de 100 pièces de canon. C'est la ville la plus importante du Yucatan. Réputée inexpugnable pour avoir résisté à différentes époques, à toutes les expéditions dirigées contre elle, sa chute a produit un effet considérable et achevé, dans cette province, la ruine du parti juarista, qui s'y était renfermé avec ses dernières ressources. »

Danemark.

Un télégramme de Copenhague annonce qu'un engagement a eu lieu sur la route de Ward à Frédéricia, entre un escadron de dragons danois et deux escadrons prussiens. Les Danois ont eu neuf blessés; ils ont fait prisonniers un officier, un médecin et 28 hussards.

Les Danois ont mis le feu aux fermes qui se trouvent en avant de leurs cordons d'avant-postes.

Une reconnaissance vigoureuse a eu lieu, le 2 mars, contre Düppel.

On nous écrit de Copenhague, le 26 février :

« L'Adresse votée par les Chambres au roi ne peut que contribuer à affirmer le gouvernement dans sa résolution de ne consentir à aucune trêve, moins encore à aucune paix qui n'aurait pas pour pre-

mière condition l'évacuation complète du Sleswig par les armées austro-prussiennes. La guerre sera donc continuée avec la vigueur et l'écharnement qui l'ont caractérisée jusqu'ici.

« La question qui avait été longuement débattue, dans le dernier conseil de cabinet, et qui avait pour objet de savoir s'il serait convenable et utile de confier de nouveau le commandement de l'armée au lieutenant-général de Meza a été résolue négativement, attendu que le général de Lutichau qui, après l'abandon des fortifications du Danewerk, ne se trouvait que provisoirement investi du commandement général, a été définitivement nommé par le roi, général en chef de l'armée danoise en campagne.

« On parle beaucoup, depuis quelques jours, d'un désaccord assez prononcé qui s'est élevé, dans le dernier conseil de cabinet, au sujet de l'invitation adressée par l'Angleterre au gouvernement danois de participer à une conférence entre les six puissances signataires des protocoles de 1852. Il importe de constater, à ce propos, que l'opinion publique d'accord avec le gouvernement se prononce décidément contre l'envoi d'un plénipotentiaire quelconque, si, au préalable, les Austro-Prussiens n'ont pas évacué entièrement le Sleswig. Deux ou trois membres du nouveau cabinet, entre autres le ministre des affaires étrangères, M. de Quade, paraissent être d'un avis contraire. Cette opinion, nous le répétons, n'a pu prévaloir et par suite M. de Quade aurait offert au roi sa démission. »

(Correspondance Havas.)

Le *Waterland* donne les nouvelles suivantes de Pologne :

Un corps de 1,000 insurgés qui occupait la ville d'Opotow y a été attaqué, le 21, à quatre heures du matin par les Russes.

Le combat a duré tout le jour; les Russes ont essuyé de grandes pertes; les insurgés retranchés dans les maisons ont beaucoup moins souffert.

Les Russes ayant reçu des renforts considérables, les insurgés ont profité de la nuit pour opérer tranquillement leur retraite.

On mande de Lemberg :

« Deux ordonnances de la lieutenance générale viennent d'être publiées : l'une ordonne un désarmement général. Toutes les armes et munitions doivent être livrées

dans un délai de quinze jours, sous peine de fortes amendes ou d'emprisonnement.

« L'autre impose à tous les étrangers qui se trouvent dans le pays de se présenter, dans les 48 heures, devant les autorités de police pour se procurer un permis de séjour. Les contrevenants à cette disposition seront envoyés dans leur pays. »

Le Manifeste impérial du 24 février, concernant la proclamation de l'état de siège en Gallicie dit :

« Depuis plusieurs mois, le royaume de Pologne est le théâtre de funestes événements, et la Gallicie, par suite de ses sympathies pour les destinées de ses voisins, a été profondément agitée. Le gouvernement, en présence de cette situation, a consciencieusement observé ses devoirs internationaux, et a appliqué les lois existantes, tout en agissant avec la douceur et les ménagements qui étaient propres à calmer les esprits excités. La suite n'a pas répondu à son attente; des relations de haute trahison se sont organisées de ce côté des frontières, des enrôlements, des extorsions ont eu lieu constamment pour secourir l'insurrection; la sécurité du pays, les propriétés des habitants, la prospérité de tous sont compromises, et l'ordre légal est sérieusement menacé.

« Le pouvoir révolutionnaire exerçant une action occulte dont le but final est également dirigé contre la sécurité et l'intégrité de l'Autriche, s'arroge, en Gallicie, un pouvoir gouvernemental formel; il exige des contributions à des agents assermentés, et cherche, sans reculer même devant l'assassinat, à se procurer, par l'intimidation, obéissance à ses ordres.

« Des faits nombreux indiquent que les partis révolutionnaires se proposent de faire prochainement de la Gallicie et de Cracovie le théâtre de violences ouvertes.

« Pénétré de ses devoirs gouvernementaux envers le pays dont la grande majorité des habitants compte au nombre de ses plus fidèles sujets, l'Empereur s'est vu obligé d'ordonner des mesures exceptionnelles pour le maintien de la tranquillité et pour la protection des populations paisibles. L'Empereur désire que ces mesures deviennent bientôt superflues, et il a la confiance que l'appui des populations ne manquera pas au gouvernement pour le rétablissement de l'ordre et de la légalité. »

On nous écrit de Lemberg (Gallicie) que, convaincus d'une entente de plus en plus intime entre le cours de Vienne et de

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 4 MARS 1864.

N° 9.

BLEND A

CHAPITRE VIII.

(Suite.)

Blenda leva sur sa parente inconnue un regard tendre et suppliant. Henriette, qui n'osait point se soustraire au sceptre de sa despotique belle-mère, mit néanmoins une indifférence remarquable dans sa manière de répondre à l'humble et timide baiser de la cousine qu'on lui imposait.

« Bon, bon ! grammaire Régine-Sophie, en jetant sur sa bru un regard très-éloquent. Maintenez-vous, mes amis, et faites comme chez vous; je n'aime point, les gens qui ont l'air embarrassé. Et toi, Debora, sers le thé, pour que *Havas* n'ait pu se faire reconnaître chez elle; quand nous l'aurons pris. Mais on ne s'occupe pas de ça. N'est-ce pas, entre nous ? »

(*) Reproduction interdite.

« Me voici, mère ! je payais le cochon. — Ah ! tu as pris une voiture ? Pas mal pensé. — Avez-vous attendu Patrick, ou était-il arrivé à temps ? »

« Oh ! il était là avant nous, dit madame Emérence.

« Du reste, s'écria Patrick en riant, l'attente n'eût certes pas semblé longue à ces dames; tu sauras, chère mère, que j'ai eu peine à parvenir jusqu'à elles, tant elles étaient entourées de messieurs qui leur faisaient à l'envi des offres de service. Je crois vraiment qu'elles se seraient attelées avec plaisir à la voiture de petite cousine Blenda. »

A ces mots, les yeux de nos dames prirent des expressions très-diverses : dans ceux de madame Emérence éclata le triomphe de la vanité maternelle; ceux d'Henriette exprimèrent le comble de l'étonnement et de la jalousie, et ceux de la tante Régine, l'effroi et une contrariété manifeste.

« Qu'est-ce que cela signifie ? demanda cette dernière. Es-tu de ce calibre-là, petite ? As-tu ces belles dispositions ? »

« Ma chère Régine-Sophie, ne soupçonne pas cette enfant, interrompit madame Emérence, se sacrifiant avec héroïsme pour son idole.

« Silence, ma sœur, et laisse-la répondre elle-même; elle est assez grande pour cela. — Regarde-moi en face, petite cousine, et dis-moi, mais sans détours, entends-tu, si tu trouves beaucoup de plaisir à la société des jeunes gens ? »

« Oui, ma chère tante, beaucoup ! »

A cet aveu naïf, Henriette partit d'un si violent éclat de rire que sa belle-mère lui demanda, avec un regard furieux, si elle était prise d'attaques de nerfs.

Puis, une fois remise de l'émotion que

lui avait causée la réponse de sa nièce, la rigide tante reprit :

« Au moins ne t'accusera-t-on pas de dissimulation, et c'est déjà beaucoup; mais si tu veux vivre sous mon égide, il faut l'abstenir de ces plaisirs-là. Tes aimables messieurs t'auront offert, sans doute, de venir voir comment tu te trouveras dans les nouveaux foyers ? »

Blenda n'osa répondre; mais sa rougeur en disait assez.

« Bien, bien, je devine ! Et toi, Emérence, tu as pu consentir ?... »

« Ah ! bon Dieu, je n'ai dit ni oui, ni non; mais il était question de nous montrer les châteaux de plaisance royaux, et et le baron Tisward avait eu l'obligeance de nous promettre de recommander Blenda à une foule de grandes dames qu'il savait positivement avoir des broderies à faire faire.

« Il faut être simple à faire pitié pour permettre à une jeune personne d'accepter pareilles offres ! Elle coudra de la toile pour le magasin de Patrick; et quant aux châteaux royaux, elle aura toujours, avec le temps, l'occasion de les voir, sans que ces dandys s'en mêlent.

« Mais je t'assure, ma chère, ma bonne Régine-Sophie, que c'étaient tous jeunes gens honorables et bien élevés. Et je ne suis pas moi-même si dépourvue d'expérience et de bon sens que je ne sache pas discerner ce qui convient de ce qui ne convient pas. »

Impossible de méconnaître, au ton de M^{lle} Emérence, qu'elle était extrêmement piquée; mais sa sœur, bien loin d'y faire attention, se contenta de dire à madame Debora, qui apportait le thé :

« Mamselle, une fois pour toutes, si des jeunes gens se présentent ici demandant

madame et mademoiselle de Kühlen, qu'on leur réponde que ces dames ne reçoivent pas. — Et maintenant plus un mot de tout cela. — Serves le thé ! »

A ces ordres de la vieille dame, autocrate dans sa famille et surtout dans sa maison, succéda un silence général que personne n'interrompit pendant qu'on prenait le thé. Mais, dès que les tasses furent remplacées sur le plateau, Henriette s'enveloppa de son châle, et Patrick demanda à sa mère si elle ne désirait point demeurer seule avec leurs parentes nouvellement débarquées.

« J'ai besoin d'être seule, lui répondit Régine-Sophie. Debora va conduire ma sœur et la petite à leur chambre, pour qu'elles fassent connaissance avec leur nouveau logement. Demain elles se reposeront; mais après-demain, Patrick, tu peux envoyer le schiffing. »

Aussitôt chacun prit congé d'elle. Henriette exprimant l'espoir que le lendemain elle trouverait sa mère rétablie, celle-ci répliqua d'un ton aigre-doux :

« Tu n'as qu'à faire demander de mes nouvelles; Je ne peux pas te retenir plus longtemps loin de ta maison de campagne... Adieu ! si je me porte bien dimanche, vous viendrez dîner avec moi. »

Quand madame Debora se fut retirée et que madame de Kühlen et sa fille se trouvèrent seules dans leur vaste et jolie chambre, leur premier mouvement fut de se jeter dans les bras l'une de l'autre.

« Ne juge pas sur une première impression, mon enfant ! dit la mère, dont le cœur, ordinairement si fertile en consolations, était lui-même fort oppressé pour le moment.

« Oh ! que nos châteaux en Espagne

étaient insensés ! murmura Blenda; nous allons être ici comme des prisonnières ! »

« Oh ! non, ma fille, ne crois pas cela; les choses n'iront pas si loin.

« Regarde donc par la fenêtre; ce grand mur sombre nous borne tout à fait la vue; nous n'apercevons pas même un coin de ciel.

« Nous savons bien comment il est, chère enfant, et d'ailleurs nous le portons dans notre cœur, si le courage et l'espérance ne nous abandonnent pas.

« Mais impossible qu'il ne nous abandonne point ! dis-moi, en conscience, si tu les possèdes en ce moment.

« Certes oui ! Ma pauvre sœur est malade, et elle a toujours eu d'ailleurs ce caractère impérieux; néanmoins je suis sûre qu'elle ne nous veut que du bien. Et Patrick ! tu as vu toi-même qu'il est aimable et bon de nous avoir conduites dans une pareille voiture ! »

« Le cousin Patrick est excellent, sans contredit; s'il manque d'extérieur et de manières, il a au moins du cœur. Mais sa femme ! pourquoi donc m'a-t-elle regardée et traitée d'une façon si étrange, comme si... je ne puis dire comment; mais cela m'afflige beaucoup.

« Oh ! elle changera, ma petite. Cette fierté est peut-être commune à toutes les dames de Stockholm... Et puis, Régine-Sophie ne lui a-t-elle pas fait de vertes réprimandes ? »

« Eh ! voilà la pis; quelle ennuyeuse existence s'il nous faut entendre la belle-mère traiter ainsi la bru !... Du reste, ma tante ne ménage personne, et bref, si ce n'étaient là de vains desirs, je souhaiterais de tout mon cœur de me réveiller demain dans notre ancienne maison.

« Mais tu pourrais par là le souvenir